

Historiographie des “dessous chics” des Capucins ou L’histoire de hôpital Cochin, vue par le prisme des carrières

■ Gilles THOMAS

Parcourir les cartes des carrières de Paris peut également être un voyage dans le temps. Car descendre virtuellement sous la ville, si l’on n’y accède pas soi-même, permet de remonter dans un passé toujours présent. La confrontation aux carrières souterraines est néanmoins indispensable pour toute personne qui s’intéresse à la géologie et à l’histoire des carrières, à l’Histoire de France et à celle de Paris.

“Paris ressemble à un théâtre qui a gardé les traces de toutes les pièces jouées précédemment” avait dit Raymond Devos en 2002. Paris souterrain en est la parfaite démonstration, où aujourd’hui encore, tapie à l’ombre de la capitale, coexiste toujours la ville du XVIII^e siècle, avec ses anciennes rues et la trace de certains monuments pourtant disparus. Survolons en détail quelques plans relatifs aux carrières situées précisément sous l’hôpital Cochin, “sur-voler” étant un mot bien mal à propos pour des plans souterrains.

La (re)découverte d’un continent perdu car englouti

Contrairement à ce qu’écrivit Pierre Devaux : *“Ainsi, à l’époque de la radio, du télécinéma et de la bombe d’avion, au centre de l’un des quartiers les plus peuplés de Paris, où roulent taxis et autobus, il existe une énorme région souterraine déserte, silencieuse, aussi mystérieuse que ces “terres inconnues” portées sur les cartes de géographie, au voisinage des pôles, ou que ces forêts vierges du Haut-Amazone où se perdit Redfern”, ces terra subterranea n’étaient déjà pas aussi incognita que cela.* En effet, lorsque le 4 avril 1777 une Inspection des carrières fut créée à Paris, celle-ci avait une triple activité : rechercher tous les vides subsistants issus des anciennes exploitations souterraines dont on avait fini par oublier la localisation (effet du temps assassin qui passe inexorablement), en dresser la cartographie (les plans-minutes étaient levés sur le terrain à l’échelle du 1/216^e, correspondant à 4 lignes pour une toise), et consolider tout ce qui était sous les voies publiques et les bâtiments du Roi, dès lors que la propriété du sous-sol découle celle du sol. Cette Inspection des carrières se livra alors à un travail de longue haleine de 1777 à 1909, dates butoirs des tranches de travaux gravées sous Paris sur les piliers de consolidation⁽¹⁾, qui firent la renommée de l’Inspection. L’incommensurabilité



Collection particulière Francis Dupin ; <http://www.photostereo.org>

Secteur de l’actuel hôpital Cochin, sur le plan de Paris de 1839. On peut lire des dénominations qui, si elles ont disparu de la surface parisienne, sont encore bien présentes dans les profondeurs de la capitale.

de la tâche avait été pressentie dès l’origine par Guillaumot : *“Le mal des carrières est celui de plusieurs siècles ; il ne peut donc pas être réparé dans un petit nombre d’années. Ni moi, ni mes coopérateurs n’en verront la fin. D’autres auront cet avantage ; mais j’ai lieu de croire que nous leur avons frayé la route, et qu’ils n’auront rien d’essentiel à changer au système que j’ai adopté.”* Le réseau de galeries architecturées par ce service (près de 280 km) a de plus été concomitamment superbement cartographié par les géomètres-topographes de l’Inspection des carrières, et ce dès l’origine.

Et ces travaux de cartographie et de consolidation ne s’interrompirent jamais, quelles que soient les périodes troubles en surface dues aux vicissitudes et autres soubresauts de l’Histoire : Révolution, Terreur, Commune de 1830, 1848, guerre de 1870, Commune de 1871, et on légiféra même à leur sujet durant les “événements” d’Algérie !

(1) Bien évidemment, une cartographie souterraine exista antérieurement, mais non pas globalisée ni normalisée puisqu’au coup par coup. Ainsi en firent établir, François Mansart pour la construction de l’Abbaye du Val-de-Grâce (en 1645), ou Claude Perrault pour celle de l’Observatoire (en 1672) ; sans oublier les quelques plans dressés par Antoine Dupont, chargé d’effectuer quelques confortations souterraines en 1776.

Des lacunes cartographiques n'empêchent pas un saupoudrage d'informations historiques

De nos jours, il existe encore des zones du sous-sol parisien non précisément topographiées, au niveau des anciennes carrières de gypse localisées dans les buttes dites "géologiques témoins" du nord de Paris (Montmartre, Ménilmontant, Buttes Chaumont), qui ont été foudroyées à la fin de leur exploitation en espérant que les terrains allaient finir par se stabiliser. Sur certaines cartes de ces secteurs, se trouvent en effet des indications qui laissent songeur : "Limite approximative présumée d'une ancienne carrière de gypse probablement foudroyée en [telle] année, d'après un ancien plan". En une période où l'on réunit des colloques consacrés aux problèmes sécuritaires liés à des risques majeurs (naturels, technologiques, sanitaires, etc.), et dans lesquels il est question de cartographier à défaut de quantifier l'aléa du risque, ici c'est plutôt du domaine de l'aléatoire dont il est question !

Il subsiste aussi quelques zones blanches, dans les anciennes carrières souterraines de calcaire, lesquelles pourtant, de par la méthode de consolidation adoptée dès la fin du XVIII^e siècle, a généré une voirie souterraine parfaitement parcourable à pieds, et facilement accessible puisque de nombreux moyens d'accès ont été créés à différentes époques⁽²⁾ : escaliers, puits de service avec ou sans échelons, ouverts par l'Inspection des carrières, ou par l'administration alors en charge des télécommunications lorsqu'elle eut l'idée de faire passer des câbles téléphoniques dans ces galeries de servitude pour un développé total d'environ 10 km de réseau⁽³⁾. C'est le cas justement des planches 26.49 (= ex-266 ; correspondant principalement à l'hôpital Cochin) et 26.48 (= ex 247 ; secteur du Val-de-Grâce).

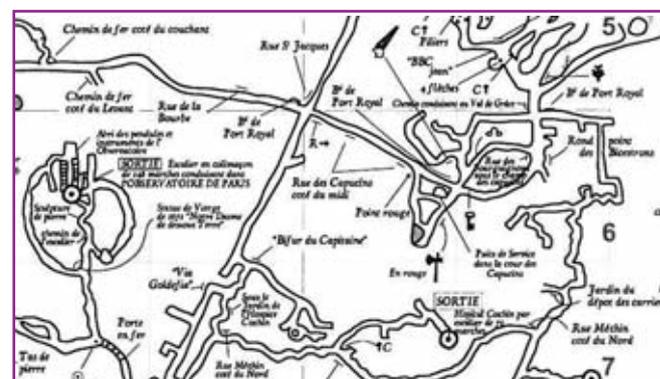
Sur ces plans des sous-sols peuvent apparaître des indications qui intéressent fortement l'historien comme les dates d'affaissement du sol, d'apparition de fontis, de réalisation de foudroyage, etc. Sur les planches des carrières de calcaire, on peut également observer des massifs de maçonnerie qui avaient été édifiés pour soutenir des bâtiments disparus depuis de la surface parisienne, pour cause de destruction révolutionnaire, désaffectation d'un usage révolu, modification urbanistique... Ainsi du mur d'octroi construit à partir de 1784, il est toujours possible d'observer la localisation de certains propylées de Claude-Nicolas Ledoux, malgré le "déplacement" de cette barrière fiscale en 1860 ; car bien évidemment si ces fondations profondes ne soutiennent plus rien, leur démolition s'avèrerait un travail conséquent fort inutile.

Inversement, parfois c'est une "absence" sur la carte, un vide qui est révélateur d'une ancienne présence en surface. Ainsi, dans le secteur de l'actuelle place de l'Île de Sein, existait autrefois l'impasse de Longue Avoine, qui fut absorbée lors du percement haussmannien du boulevard Arago en 1859-1860.

(2) Guillaumot écrit déjà dans son mémoire : "En ménageant des communications pour pouvoir en tout temps visiter les travaux faits, ma prévoyance ne fut pas inutile."
 (3) XYZ, n°110.



Extrait de la planche des carrières n°30.38 (anciennement 72) publiée en 1918, correspondant au quartier du Combat (bd de la Villette, rue Bolivar). C'est le plan de Paris dressé en 1832 par le Génie militaire, qui a été utilisé comme base cartographique, en y intégrant des informations de 1778-1780.



Plan des Docteurs Suttel et Talairach, levé de 1943 à 1945. (Collection particulière, numérisé et vectorisé par Nexus)
 L'inscription à la peinture "Rond-Point des Bicestrois", qui a été laissée par des internes venant de l'hôpital Bicêtre, est toujours présente. La plaque "Jardin du dépôt des carrières", aujourd'hui enclavée dans le domaine de la Seadacc, est ici à son emplacement originel. Mais que sont ces inscriptions "Sous le jardin de l'hospice Cochin" et "Chemin conduisant au Val-de-Grâce" ? Serait-ce, pour la première des deux, une inscription mal interprétée, des plaques aujourd'hui disparues, ou bien de simples marquages au crayon aujourd'hui effacés ? La clef dessinée, laisse supposer qu'il y avait une grille pour séparer la zone de la fontaine, du secteur de la "Rue des Bourguignons sous le Champ des Capucins".

Il arrive de trouver des indications de localisation qui n'ont pas été gravées ; elles sont d'autant plus précieuses que le moindre tag peut les faire disparaître. Ainsi cette inscription qui fait référence au "Grenier à fourrage", qui se trouvait boulevard d'Enfer, à proximité de celui "du Mont Parnasse".



© Jean-Paul Delacruz

Collection particulière, numérisé et vectorisé par Nexus



Sur la cartographie en question, mais également dans les faits, il existe toujours la galerie de servitude qui avait été édifiée à l'aplomb de cette voirie parisienne. On parle justement au sujet de ces galeries, de "doublure topographique du Paris du XVIII^e siècle", tant dans le canevas que par la toponymie.

Les seules indications historiques que nous apporte directement la cartographie officielle des carrières de Paris sont donc, soit des déductions à partir de la représentation de consolidations qui ne supportent de nos jours plus rien de particulier, soit des précisions qui ont été annotées sur les planches parce qu'elles peuvent avoir un intérêt pour le service en lui-même (par exemple présence et date d'un ancien fontis qui pourrait se réactiver). Pourtant ces anciennes carrières souterraines ne sont pas avares de renseignements pour qui sait aller au-delà de ces plans, soit en allant sur place, soit en consultant d'autres plans moins officiels, mais néanmoins parfaitement connus quand ils ne sont pas utilisés à l'occasion par les services officiels, qui parfois ignorent, ou veulent ignorer leur origine.

Le recueil de plans de Fourcy, socle "immuable" de la cartographie officielle

Ce n'est qu'en 1842 que fut décidé pour la première fois de coordonner les milliers de plans produits par l'administration des Carrières depuis sa création. L'ouvrage résultant fut réalisé de 1856 à 1859 sous l'impulsion d'Eugène Lefébure de Fourcy, qui sera Inspecteur général de ce service de 1866 à 1870.

La cartographie particulière des carrières souterraines, nécessite de fait la réalisation d'une double topographie, en sous-sol, mais aussi en surface, comme nous l'explique alors de Fourcy lui-même, ce qu'effectuait déjà *ipso facto* l'Inspection des carrières (IDC) pour savoir où positionner les confortations souterraines : *"Depuis sa création l'Inspection générale des carrières de Paris s'était occupée de réunir les plans d'un vaste atlas souterrain de la capitale ; mais ces plans, faits à la hâte et sans un système bien ordonné, ne formaient qu'un ensemble confus. En 1841, le service fut réorganisé, et l'on se remit à l'œuvre. Il fallut d'abord dresser un plan des quartiers de la ville sous lesquels il existe des carrières, établir des points de repère très-exacts et répéter cette opération sous terre. Une fois les grandes mailles du réseau bien dessinées, on en remplit les intervalles au moyen de plans de détail levés par l'ancienne administration. En 1852, on y ajouta d'abord les constructions en façade sur les rues, puis toutes les constructions élevées au-dessus du périmètre des carrières."* Suivant ce principe, il n'a pas été jugé nécessaire de surcharger les plans de l'Inspection d'aucune indication écrite se référant aux bâtiments de surface.

Pour connaître précisément ce qu'il y a au dessous d'un endroit, il suffit de consulter la planche des carrières correspondante. Mais inversement, lorsque l'on est sous terre, la difficulté apparaît lorsque l'on veut savoir ce qui se passe au-dessus. Pour y remédier et sans qu'il y en eut une publicité, pour des raisons pratiques, des indications furent gravées sur les parements des galeries de servitude du réseau qu'était en train d'architecturer l'Inspection des carrières. Ce

sont ces graphismes officiels qui permettent une véritable remontée physique et palpable dans le temps, par le truchement d'une visite de ces galeries qui deviennent donc des "couloirs de correspondance spatio-temporelle". Ceci d'autant plus, que les premières années du service des carrières vont correspondre à des bouleversements administratifs et organisationnels de la capitale, que l'on peut résumer en quelques dates :

1729 : pour la première fois on a l'idée de positionner à l'encoignure des rues de Paris des noms sur des tables de liais.

1777 : création de l'Inspection des carrières. On fit graver sous Paris, pour pouvoir se repérer plus aisément lors des travaux, ces noms de rues que l'on consolidait. On ajouta parfois à son aplomb, la dénomination précise d'un bâti de surface utilisé comme référence, mais pas forcément prestigieux ;

1779 : utilisation d'un premier système de numérotage des portes dans les rues, dit de "choc en retour". Ces numéros, surmontés d'une fleur de lys, sont alors reportés sous terre, mais uniquement dans quelques galeries de servitude des carrières.

1791 : la Terreur étant en vigueur, du passé faisons table rase. Dans les rues, les numéros sont remplacés par ceux d'un nouveau système dit "sectionnaire". Sous terre on se contente de gratter les numéros désormais anciens et plus en usage ;

1792 : création du calendrier républicain. Les tranches de travaux de consolidation, auparavant gravées sous la forme d'une codification trinômiale (numéro d'ordre / initiale de l'Inspecteur / année de réalisation), se poursuivent en adoptant ce nouveau référentiel temporel (de 2R à 14R) ;

1793 : il est dorénavant interdit par décret de faire toute référence à la royauté et d'utiliser les symboles "séditieux" qui lui sont associés. Dans les galeries, on bûche alors systématiquement toutes les fleurs de lys (moins de dix en réchappent) ;

1794 : une mesure similaire est prise pour les inscriptions des noms de rues qui comportent le mot "Saint". Sous terre les plaques de la "Rue St-Jacques" deviennent "Rue Jacques" par grattage des lettres désormais interdites, quand elles ne sont pas gravées directement sans le "Saint" pour les nouvelles ;

1795 : création du système métrique. Les profondeurs (au sommet des escaliers d'accès aux carrières) et les hauteurs (à leur base au niveau de la galerie), initialement gravées en pieds pouces sont alors converties dans ce nouveau système de mesure, sans savoir ce que représente exactement un mètre (la gravure est ainsi effectuée au 1/10^e de millimètre) ;

1805 : suppression du système de numérotage "sectionnaire" peu pratique, et création du système napoléonien (pairs et impairs séparés, en utilisant la Seine comme référence). Ces nouveaux numéros sont aussi gravés dans les galeries dans lesquelles un essai de report de la numérotation avait déjà été effectué.

Guillaumot, lors de son Inspectorat (qui dura de 1777 à 1807, date de sa mort), fut temporairement écarté de son poste d'Inspecteur général au moment de la Terreur : ayant été nommé par le Roi Louis XVI, il fut alors facile à cette époque de le considérer comme suspect, *i.e.* ennemi de la Révolution. Ses remplaçants furent deux ingénieurs des



► Ponts & Chaussées (Duchemin et Demoustiers), puis un ingénieur "hydraulique", Bralle. Pendant cette période, le "G" de Guillaumot disparaîtra des tranches de travaux au profit d'un "D" ou d'un "B".

Tout ceci est encore parfaitement visible sous Paris, pour qui a la chance d'y descendre. C'est ce qu'ont remarqué les cataphiles à toutes les époques, même ceux d'avant cette néonymie créée au début des années 80's, et cela fait partie du charme des carrières sous Paris.

Pour se déplacer plus aisément, certains ont interprété à leur manière les planches de l'Inspection des carrières, en en extrayant ce qu'ils considèrent comme l'essentiel, à savoir le tracé des galeries, soit sous la forme d'un simple trait, soit de deux lignes parallèles⁽⁴⁾. C'est ainsi qu'à côté de la cartographie officielle des plus sérieuses et précises qui soit, et cela se conçoit⁽⁵⁾, une autre totalement clandestine pour un usage *underground* s'est développée. Ce sont principalement les élèves de quelques Grandes écoles parisiennes qui en sont à l'origine (ceux de l'École des Mines, de Polytechnique, et de Centrale), ayant été amenés pour des raisons initialement purement scolaires à parcourir ces galeries sous Paris. Ils découvrirent à cette occasion la richesse de leurs bibliothèques respectives en plans souterrains.

Paris au début du XIX^e siècle, d'après un plan de surface de 1839

Afin de faciliter notre remontée dans le temps *via* une descente dans les carrières de Paris qui peut parfaitement être virtuelle, basons-nous sur un plan de surface médian entre les débuts de l'Inspection et la fin de ses travaux principaux. Si besoin est, le plan officiel des carrières sous l'hôpital Cochin, diffusé par l'Inspection, est coté 26.49 (autrefois il était identifié par le numéro 266 pour les éditions de 1898 à 1979). En fait, il y a peu de différences notables entre les années, puisque aucun métro n'est venu s'implanter dans le secteur Val-de-Grâce / Hôpital Cochin, et que l'emprise du RER à cet emplacement date de 1895. La perturbation la plus visible est la création d'un abri de Défense passive lié à la seconde guerre mondiale, au droit du pavillon Ollier.

Sur le plan de surface choisi, celui du Paris de 1839, un certain nombre de dénominations visibles sont encore parfaitement d'actualité, pour peu que l'on descende à 20 mètres sous Paris, au niveau des carrières / catacombes de la capitale. Ainsi l'actuel hôpital Cochin y est indiqué par l'annotation "Hôpital du Midi (Vénériens hommes)"⁽⁶⁾, ce que l'on peut toujours voir dans les carrières gérées par la SEADACC⁽⁷⁾, association loi 1901. À l'angle des rues Méchain

(4) XYZ, n°108.

(5) L'IDC avait comme objectif de positionner exactement les vides souterrains par rapport au bâti de surface, de manière à savoir où implanter les renforts nécessités par ces constructions établies sur du vide.

(6) L'hôpital vénérien dédié aux maladies vénériennes des femmes était celui construit dans l'ancien couvent des Cordelières de la rue de Lourcine. Dans le *Père Goriot*, roman de Balzac, celui-ci écrit "Napoléon ne dinait pas deux fois, et ne pouvait pas avoir plus de maîtresses qu'en prend un étudiant en médecine quand il est interne aux Capucins".

(7) Société d'Études et d'Aménagement des Anciennes Carrières des "Capucins", 27 rue du faubourg Saint-Jacques, 75014 Paris.

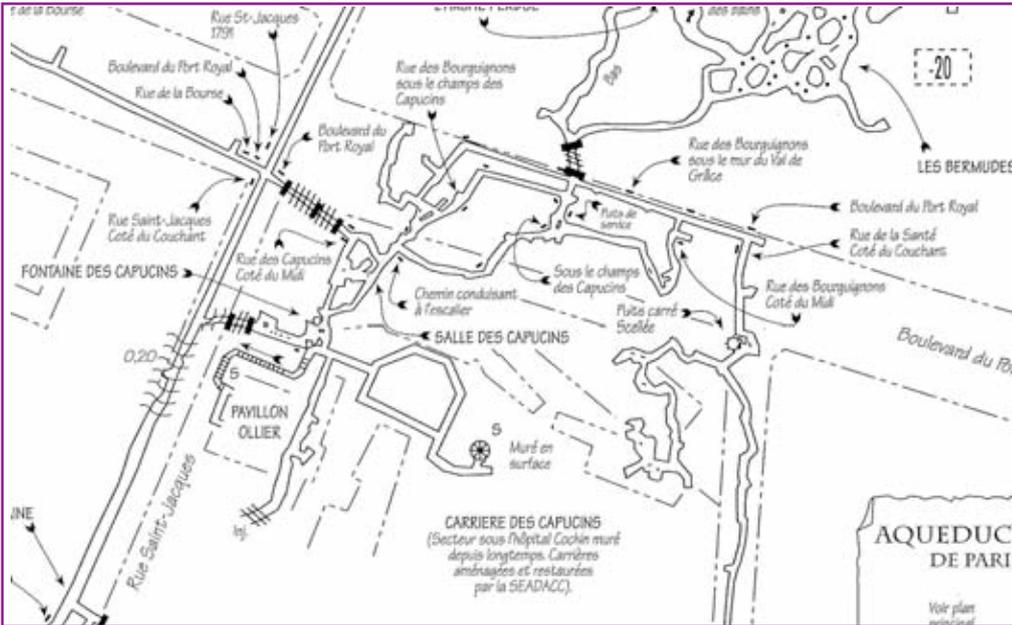
Qui l'eut cru ? Le fameux arrêté de 2 novembre 1955 que tous les cataphiles connaissent pour l'enfreindre régulièrement à chacune de leurs descentes, est en effet lié la guerre d'Algérie. La loi du 3 avril 1955, prise devant l'évolution des "événements" et de la situation, a été votée pour permettre aux préfets s'ils l'estimaient nécessaire "d'interdire la circulation des personnes ou des véhicules dans les lieux et aux heures fixés par arrêté" (article 5), ce qui peut s'apparenter à un couvre-feu même si le terme n'apparaît pas dans le texte. D'où en conséquence l'arrêté du 2 novembre 1955, signé par le préfet de police Dubois, qui "interdit à toute personne de pénétrer et circuler dans les anciennes carrières souterraines de la Ville de Paris sans autorisation". N'est-il pas malicieux que depuis le 2 novembre ("Jour des morts"), un arrêté toujours en vigueur interdise de pénétrer sans autorisation dans les "catacombes" de Paris ?

et de la Santé se trouvait à l'époque le Dépôt des plans de l'Inspection générale des Carrières, plaque aujourd'hui rapatriée dans ce même lieu souterrain envisagé comme un écomusée de carrières de Paris. De même la trace du "passé religieux" de l'hôpital qui transparait au travers du Champ des Capucins est toujours inscrite dessous : le boulevard haussmannien du Port-Royal a fait disparaître cette emprise, absorbant en même temps les rues de la Bourbe, des Capucins et des Bourguignons, mais l'on peut toujours observer ces noms *in situ*. Du carrefour de l'Observatoire ne subsiste que la plaque au dos fleurdéliné, présentée sur la lithothèque de l'association. De nos jours, la rue d'Enfer a été appelée Denfert-Rochereau jusqu'en 1937 puis avenue dans le XIV^e et Henri Barbusse dans le V^e, comme le boulevard éponyme est devenu Raspail en 1887. Ne parlons pas de la rue du Val-de-Grâce, dont une plaque inventoriée en 1980 par le Groupe parisien de recherche sur les souterrains (GPRS), et qui était enchâssée dans le mur du Val-de-Grâce, a disparu de son emplacement en 2005.

Remarquons aussi sur le plan, la rue de Lourcine, dénomination que l'on ne trouve plus que sous terre. Tandis qu'on y lit déjà Hôpital Cochin ; contrairement à ce que certains

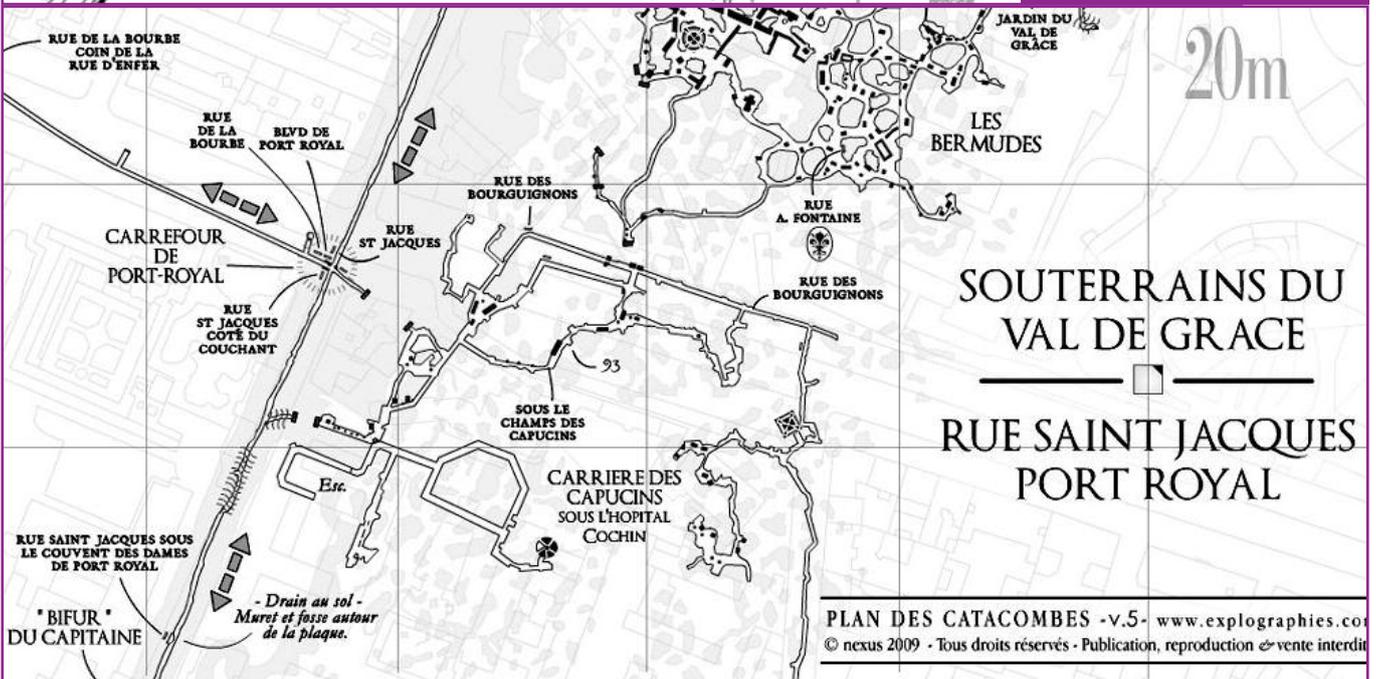


Galerie réalisée en 1781 sous l'hôpital Cochin, du temps de l'Inspectorat de Charles-Axel Guillaumot, d'où l'initiale "G" (ici les travaux numérotés 41 et 42).



Le même extrait des deux plans particuliers les plus aboutis, et les plus utilisés, tant par les autorités que par les cataphiles : celui de Giraud-LaFouine, très souvent évoqué dans le roman de Joseph Ouaknine "Le sang des Catacombes", mais remplacé par son digne successeur...

Celui de Nexus, qui vous expliquera également tout (voire plus) sur les principes de la cartographie souterraine de l'Inspection des carrières sur www.explographies.com.



pensent, ou plutôt imaginent, cette désignation n'est donc pas apparue en 1905.

En fonction des usages prévus, différents plans "non officiels" ont vu le jour

On sait que quelques rares personnes ont tracé leurs propres plans à partir de leurs multiples circulations souterraines, mesurant d'une manière ou d'une autre les distances entre deux intersections, et évaluant les changements de direction. Mais quelle que soit la manière de procéder, ces topographes du dimanche⁽⁸⁾ y ajoutèrent des indications pratiques soit simplement pour circuler, soit pour se repérer : les galeries d'étage inférieur sont souvent en pointillés, celles avec de l'eau sont parfois hachurées, et les galeries pour lesquelles le relevé n'est pas encore achevé se terminent par une flèche.

Si les premiers "cataphiles" d'avant le mot ont été identifiés dès le milieu du XIX^e siècle, nous n'avons pas encore trouvé de plan général de circulation qui aurait pu avoir été élaboré par l'un d'entre eux. En revanche, sur celui dressé par les docteurs Suttel et Talairach pendant la seconde Guerre mondiale à partir de l'hôpital Sainte-Anne, ont été annotées des indications visuelles (gravures officielles, graffitis laissés par d'autres visiteurs, localisation descriptive des sorties / accès⁽⁹⁾), afin de le rendre encore plus facilement utilisable par tout un chacun... à condition toutefois qu'il fit partie de la Résistance. Car le but caché, et finalement insatisfait, était que les Résistants puissent l'utiliser au moment opportun, ce

(8) Non pas avec un sens péjoratif mais tout simplement pour rappeler que ces amateurs effectuèrent ces travaux sur leurs temps de loisir (soirées, week-ends, nuits, vacances).

(9) Par exemple "Puits de sortie par échelle et trappe circulaire devant la Laiterie parisienne 42 bd Pasteur".

qui ne fut point le cas. Il faut bien reconnaître la faiblesse d'une telle utilisation, excepté pour se déplacer dans l'urgence en toute discrétion au nez et à la barbe de l'Occupant, ou bien s'échapper d'une souricière au moyen de ces galeries. Il est hors de question de penser pouvoir attaquer quelque endroit que ce soit à partir des carrières ; sortant un par un au niveau d'un escalier (a fortiori d'un puits à échelons), on s'expose à découvert un par un. Car si on avait oublié les conditions épiques du relevé de ce plan, l'indication "Fil de fer barbelés allemands" qui s'y trouve, se chargerait de nous le rappeler !

D'autres sont tout simplement partis de la collection de plans établis par l'Inspection des carrières (déposés dans différents fonds d'archives ou de bibliothèques publiques ou de Grandes Écoles), et ont calqué le tracé de chacune des galeries. C'est le cas du célèbre plan d'un fameux "M". Selon la Cité des Cataphiles, en 1983, *"nombreux sont les cataphiles qui parlent du plan de M., tout en étant persuadés que ce M. n'existe pas ou plus ; or il s'agit d'un cataphile comme les autres, spéléo depuis vingt ans"*, qui depuis ses débuts en 1957 recensait alors près de 1000 personnes initiées à son penchant, dont vingt seraient devenues des "adeptes autonomes". "M", électronicien, qualifié dans une émission télévisée de "plus vieux cataphile du monde"⁽¹⁰⁾, délivrait même à ceux qui étaient descendus avec lui un certificat de *Chevalier de la Hague et compagnon du pilier à bras*.

L'habillage de ces plans est bien évidemment un travail supplémentaire et personnalisable à façon, mais c'est aussi un plus, comme l'a libellé Paul Coubron en 1972 : *"Le dessin d'une topographie est une opération très importante et pourtant souvent négligée ou fantaisiste. J'ai vu trop de plans ou de coupes qui donnaient l'impression d'un ver de terre inexpressif et sans caractère. Il y a pourtant beaucoup de choses à faire figurer sur une topographie"*. Cette opération consiste à reporter sur le document en cours d'élaboration, en suivant des normes que l'on s'impose, des indications qui s'avèreront utiles lors de la consultation du plan, sous terre ou en surface. Le trop d'informations des planches du commerce nuisant à la lisibilité du propos, cette réappropriation se fait avec la réalisation d'une nouvelle schématisation associée à de nouveaux symboles en fonction des besoins, tant par les clandestins que par les autorités, restreintes ici aux services de police, ces derniers ayant maintenant aussi numérisé l'ensemble de la cartographie de l'Inspection.

Parmi ces adeptes du calque, très peu se sont ingéniés à y ajouter systématiquement les plaques gravées qu'ils voyaient sous terre lors de leurs pérégrinations. Sur ces "nouveaux" plans, les très nombreuses plaques gravées sont positionnées, et quelques annotations (historiques, voire informatives) sont ajoutées. C'est ainsi qu'un début d'inventaire du mobilier historique commence à se faire jour, avec une volonté clairement affichée, car ce n'est plus un simple report d'indications pour se diriger, comme cela était le cas sur le plan du docteur Suttel. Ce type de représentation⁽¹¹⁾ peut éventuellement être agrémenté de dessins (ou photos) de points de vues (paysages ou monuments souterrains), un

peu à l'image des coupes aquarellées dessinées par les élèves des Grandes écoles, sur le document final de leur exercice topographique "catacombesque", ou les minutes levées par les cartographes de l'IDC du temps de sa splendeur !

Certains de ces nouveaux plans permettent aussi de suivre l'évolution et la datation de fermetures (puis le cas échéant de réouvertures) d'accès, condamnés par l'Inspection des carrières, ainsi que l'apparition de bouchons de béton dans les galeries. Après la réalisation et la reprise sous un format numérique du fameux "plan Giraud" qui aurait imaginé qu'une nouvelle personne se lancerait dans ce travail de longue haleine que constitue l'établissement d'un nouveau plan ? Eh bien, contrairement à toute attente, ce fut le cas avec "l'œuvre au noir" de Nexus. Celui-ci évita l'écueil et les critiques rencontrées par les plans Munier et Giraud : dessiner des encarts pour y mettre des agrandissements de certains secteurs, mais surtout, dans le cas du second, terminer certaines galeries en indiquant un renvoi à trouver... quelque part sur le plan !

Pour qui n'a jamais osé s'aventurer sous Paris, ce sont ces plans qui permettent une première approche de la richesse historique des célèbres "catacombes de Paris", dont on parle uniquement dans les journaux lorsqu'un événement négatif y est associé : affaissement, effondrement, personnes égarées, dégradations avérées ou non, usage frauduleux, etc.

Sur ce plan, comme un retour nostalgique en arrière, commencent à réapparaître à la fois des éléments de la surface (le tracé des rues et le cadastre), et du sous-sol (comme la représentation des masses encore en place), mais de façon extrêmement ténue, ce qui ne vient nullement perturber la lisibilité du réseau de galeries. Il ne reste plus, avec la puissance des outils informatiques désormais à notre disposition, qu'à superposer fidèlement ce travail avec une vue aérienne et l'on pourra naviguer de façon virtuelle dessous, tout en sachant ce qui se trouve véritablement dessus !

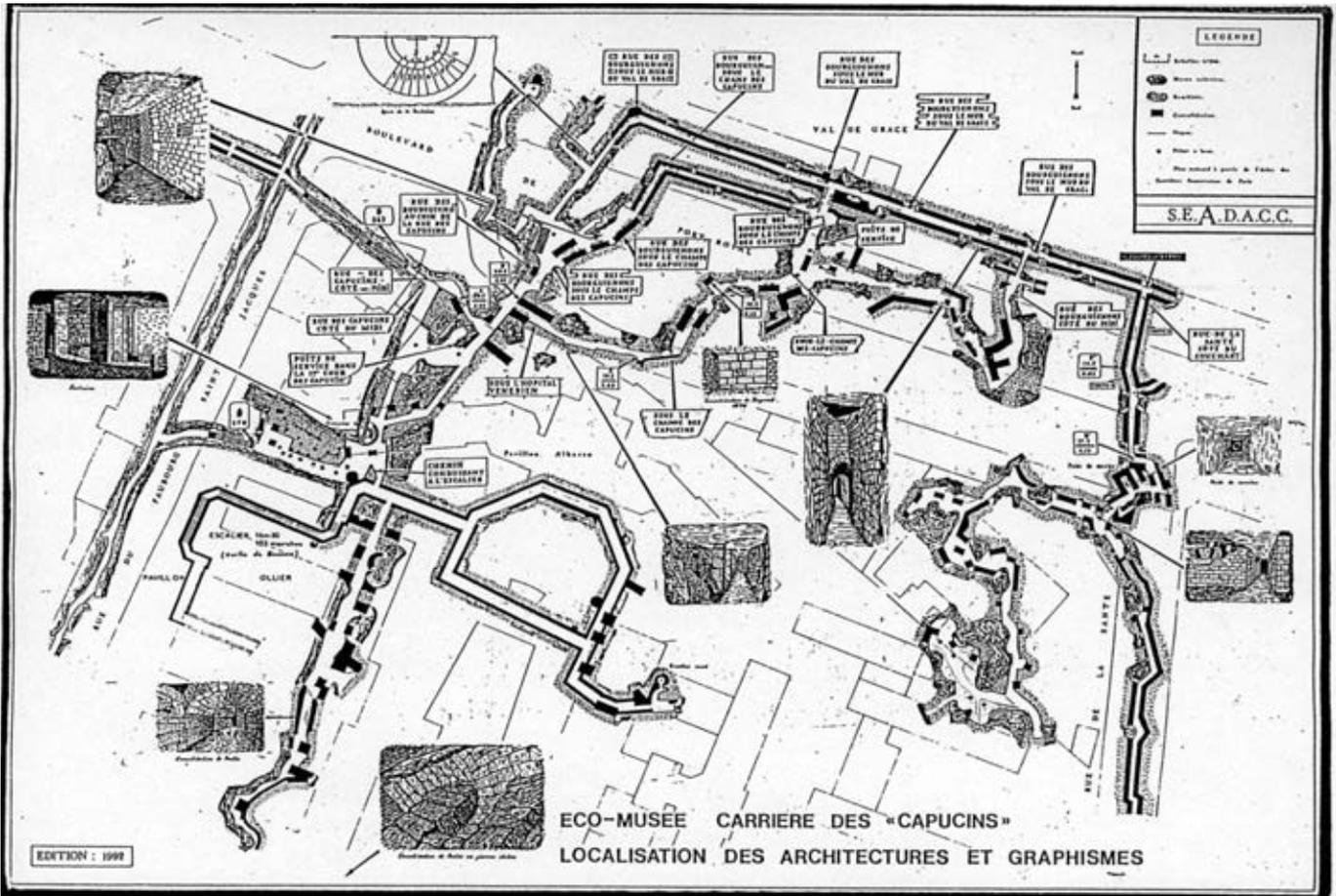
"Mais demain je recommence, mais demain, je vais retenter ma chance... à Cochin"⁽¹²⁾

L'avènement de l'informatique fait que des particuliers ont essayé de développer de nouveaux moyens de cartographie associant l'électronique, le laser et la programmation.

(10) C'est enterrer un peu trop vite des personnes qui descendaient avant lui, et qui possèdent encore des souvenirs vivaces de leurs escapades souterraines !

(11) Ces plans souterrains "artisansaux" récents constituent une synthèse parfaite – pour peu que la perfection existe en ce bas monde, alors ne parlons pas du "sous" monde (et d'ailleurs qui peut prétendre à la perfection ? On ne peut qu'essayer de tendre vers elle) – synthèse donc entre un plan de surface tel que celui de 1839 riche en indications désormais historiques, et les planches de l'Inspection des carrières.

(12) Paroles de la chanson "Demain je recommence" (1986) de Guy Béart, ancien élève de l'École des Ponts & Chaussées, qui dut connaître à cette occasion, à défaut de les fréquenter assidûment, les carrières sous Paris.



Quelques exemples de plaques de localisation sous l'hôpital Cochin (voir ce plan établi par Robert Chardon, ici dans sa version datée de 1992, pour les localiser précisément).

© Bauman



L'inscription "Sous l'hôpital vénérien" est située strictement à l'aplomb du porche boulevard de Port-Royal, et matérialisait donc l'entrée dans cette enceinte hospitalière. Le numéro 263 du XVIII^e siècle, au-dessus de l'indication "rue de la Bourbe", identifiait la parcelle cadastrale.





© Jean-Paul Delacruz

Le boulevard d'Enfer est devenu par la suite Raspail. C'est un des rares cas où les noms successifs d'une voirie sont visibles simultanément sous terre.

▶ C'est le cas par exemple d'Auriga, logiciel de topographie souterraine développé par le Québécois Luc Le Blanc. Installé sur un *Personal Digital Assistant* (PDA), Auriga tourne sous Palm OS (système d'exploitation pour appareils mobiles). C'est un carnet topo intelligent dans lequel les mesures topographiques (longueurs, azimuts et pentes) sont enregistrées. Le cheminement peut s'afficher sur l'écran sous différentes formes graphique, plan, coupe, section. Auriga fournit des statistiques, facilite la fermeture des boucles et aide au dessin à l'échelle. Sous terre, Auriga communique en *Bluetooth* (technologie radio courte distance) avec le DistoX, un instrument de topographie souterraine 3 en 1 car regroupant les trois instruments indispensables que sont, le laser-mètre pour mesurer les longueurs, le compas pour les azimuts et un clinomètre pour la pente.

Il ne reste plus qu'à envisager à titre d'exercice, l'organisation avec ces moyens *hightech*, de la cartographie de certains secteurs des carrières sous Paris : le réseau sous l'hôpital Cochin, pour comparer avec ce qui existe déjà, et pourquoi pas les *terra incognita* sous le Val-de-Grâce, ces zones laissées en blanc sur les cartes officielles ?

En attendant, il vous est tout loisir de venir vous rendre compte par vous-même de cette particularité qu'offre le patrimoine parisien souterrain : par un bond gracieux dans le temps, venez plonger dans le XVIII^e du XIV^e, l'auteur se fera un plaisir de vous servir de guide. Faites connaître votre intérêt pour la visite auprès de l'AFT, chargé à l'association d'organiser un rendez-vous. ●

Remerciements

Que soient chaleureusement remerciés les différents photographes et aides à l'illustration qui me supportent, et qui sont dans le cadre précis de cet article :

Franck Andrieux, Baunau (pour sa photothèque récente mais déjà impressionnante), Robert Chardon (www.lutecia.fr), Jean-Paul Delacruz (pagesperso-orange.fr/derelicta), Diane AO Dufraisay-Couraud (www.neverends.net), Francis Dupin (www.photostereo.org), Nexus (www.explographies.com), Vincent Vermeulen (de la SEADACC) et Anne Vidal.

Merci également à mesdames Barthélémy et Campistrone pour la relecture de l'article, et à Douglas Hallawell pour celle de l'abstract.

Bibliographie

- "*Mémoire sur les travaux ordonnés dans les carrières sous Paris, et plaines adjacentes*", par Charles-Axel Guillaumot (1797) ;
- "*Recueil de pièces manuscrites relatives à l'histoire des carrières de Paris au XVII^e & XVIII^e Siècles*", publié par le Groupe Parisien de Recherche sur les Souterrains en 1986 ;
- "*Catacombes et Carrières de Paris (Promenade sous la capitale)*", par René Suttel (édité en 1986 par la SEHDACS, puis en 1993 par le PICAR) ;
- "*Paris souterrain*", par Émile Gérards (© Garnier Frères 1908 ; réédité en 1991 par DMI) ;
- "*La Cité des Cataphiles (mission anthropologique dans les souterrains de Paris)*", par Barbara Glowczewski, et al. (© Librairie des Méridiens 1983 / réédition ACP 2008) ;
- "*Atlas du Paris souterrain*", ouvrage collectif sous la coordination de Alain Clément et Gilles Thomas © Parigramme 2001 (récompensé par le Prix Haussmann 2002) ;
- "*Explographie du Suttel II : Le plan revisité des souterrains de l'Observatoire et du Val-de-Grâce*", par Nexus-Cube (<http://www.minimal.explographies.com>)
- "*Les dessous de Paris - Cartes sur table*" (1^{ère} partie), par Gilles Thomas - XYZ n°107 (2^e trimestre 2006), p.57-63 ;
- "*Les dessous de Paris - Cartes sur table*" (2^e partie), par Gilles Thomas dans - XYZ n°108 (3^e trimestre 2006), p.55-62 ;
- "*Sur les plans de Paris : des portes ouvertes sur l'en-deçà du sol*", par Gilles Thomas dans XYZ n°110 (janvier 2007), p.54-64 ;
- "*Les parois des galeries sous Paris : le tableau blanc d'une œuvre au noir*" ; p.22-50 dans Liaison SEHDACS n°18 (2008) ;
- "*Quand les carrières de la Région parisienne avaient (déjà) une vocation pédagogique*", par Gilles Thomas dans SAGA information (bulletin de la Société Amicale des Géologues Amateurs), n°282, décembre 2008, p.9-24.

Contact

Gilles THOMAS
gilles.thomas@paris.fr

ABSTRACT

When you descend below Paris, at the level of the old underground limestone quarries, you could well be travelling back in time. If you want to reach this part of Paris, it only takes 2 minutes to descend approximately 20 meters. From there you explore a labyrinth of corridors created more than 200 years ago, with engraved inscriptions which bear the names of overhead streets, written during the period from the end of the XVIIIth century to the beginning of XIXth century. For people who can't visit the Parisian "catacombs", having a look at the city's underground maps (especially those drawn by cataphiles) can be a good substitute for this real time travel.